

## Une Reine des Fromages et de la Crème

XXIV

LA BRECHE

(Suite.)

Elle le regarda en face avec des yeux suppliants, fous d'angoisse; il ne lui rendit pas même son regard. Sans dire un mot, la malheureuse s'éloigna à pas lents; il lui semblait que le sol se dérobaît sous ses pieds. Elle savait pourquoi il voulait être seul avec la jeune fille, et elle obéissait, lâche, domptée, anéantie, mais pourtant révoltée. Elle n'alla pas rejoindre Mme Byrd; ce fut du côté opposé qu'elle se dirigea. Rockingham, satisfait de la voir s'éloigner, accourut auprès d'Ulrique.

—Qu'avez-vous fait de Lady Nevyl? lui demanda celle-ci en le voyant revenir seul.

Elle n'était qu'à moitié dupe du manège de Rockingham; elle sentait imminente la mise en demeure qu'elle avait toujours esquivée jusque-là et eût voulu trouver un prétexte de l'éviter encore, ne fût-ce que pour ne pas voir détruire par cet importun le charme de cette belle soirée. Du regard, elle cherchait quel tiers elle pourrait bien faire intervenir à propos, quand elle aperçut, sur la digue, un bout de châte flottant dans l'ombre. Qui était-ce?... Charlotte?... Que faisait-elle là?... Mais tout à coup, non loin d'elle, une voix cria, aussitôt suivie de vingt autres:

“La digue... la digue...”

A quatre pieds du sommet du terrassement inachevé, un jet d'eau de la grosseur du poignet jaillissait clair et vigoureux. La brigade de terrassiers demeurée de garde se précipita tumultueusement à la suite de l'ingénieur, et tous de piétiner avec énergie le sol trop friable pour boucher la voie d'eau.

Mais ce n'était pas cet accident, facilement réparable d'ailleurs, qui tenait ainsi Ulrique debout et frémissante. Au milieu des piétinements et des appels, elle avait distingué, elle en était certaine, un cri de femme. La pensée du châte flottant aperçu sur la digue, la pensée de l'air étrange de Charlotte l'obséda brusquement. Oh! la façon dont elle avait plongé son regard dans la gouttière tout à l'heure! Et Ulrique, retrouvant soudain toute l'énergie et toute la force physique de la paysanne de Glockenau, fut, en quatre bonds, au sommet de la digue. Elle écouta... Pas un cri, pas un appel, mais là, juste devant la brèche comblée et sur laquelle travaillaient en ce moment les ouvriers demeurés après le départ des autres, un battement à peine perceptible de l'eau, accompagné d'un faible gémissement! Sauter à la mer... Avec sa robe, c'était folie, c'était se perdre elle-même inutilement. Cette gouttière, en d'autres termes un bassin creux, s'étendait sur une longueur d'environ cent mètres en suivant le pied de la digue.

Au delà, il y avait les embarcations, mouillées à l'endroit où commençait la surélévation du fond et où, par conséquent, il n'y avait qu'une mince nappe d'eau.

—C'est là le seul moyen,—dit-elle.—Appeler?... Ah! le temps qu'on vienne!... Il me faut un canot... Courage!... courage!...—cria-t-elle en s'élançant le long de la digue.—Je viens... je viens...

Tout en courant, elle s'orientait.

—Je me rappelle,—murmurait-elle,—la gouttière s'étend jusqu'au commencement de la partie ancienne de la digue, là où commence le gazon...

Dès qu'elle sentit l'épaisseur de l'herbe sous son pied, elle s'arrêta et se laissa glisser. Sa mémoire ne l'avait pas trompée; c'était bien là: l'eau ne lui monta même pas au genou, mais les vagues en déferlant la mouillaient et menaçaient de la renverser. Il lui fallut pour atteindre un canot quelques secondes qui lui parurent un siècle. Y sauter toute ruisselante, démarrer le petit câble d'ancre pour aller plus vite, ne fut que l'affaire d'un instant. Se servant d'un des avirons pour se pousser sur le fond, elle longea le pied de la digue au prix d'efforts inouïs, sans cesse inondée et bousculée dans le choc des eaux refoulées par l'obstacle créé à mains d'hommes.

Hors d'haleine, épuisée par l'extraordinaire dépense de force que lui imposait son inexpérience des choses de la mer, elle atteignit enfin l'endroit d'où était parti le gémissement. Elle ne vit plus rien, n'entendit plus rien. Et voilà que le reflux l'éloignait de la digue. Ce lui fut une indication: la noyée aussi devait être entraînée dans ce sens.

—Je viens... me voici!... ne cessait de crier Ulrique.

Elle fouilla du regard vers le large, vit une forme luttant convulsivement, poussa vers elle le canot d'un seul et énergique effort, la rejoignit et, abandonnant l'aviron à la mer, saisit le bras qui seul émergeait de l'eau. Elle tira à elle et le visage décomposé de Charlotte, car c'était bien elle, parut, les yeux au-dessus des vagues. Réunissant toutes ses forces, Ulrique voulut hisser la malheureuse dans le canot, mais celui-ci, qui était très léger, s'inclina tellement sur le côté que la jeune fille comprit que poursuivre sa tentative le ferait inmanquablement chavirer. Elle résolut donc de continuer à maintenir Charlotte la tête hors de l'eau et appela à l'aide.

Charlotte, cependant, n'avait pas entièrement perdu connaissance et s'accrochait convulsivement au bras d'Ulrique qui lui répétait, entre ses appels incessants:

—On va venir... tenez bien mon bras... n'ayez plus peur, vous êtes sauvée!

Charlotte l'entendait, mais elle était à bout de forces et l'étreinte de ses doigts glacés sur la manche d'Ulrique devenait plus faible de minute en minute.

—On vient... on vient!... répétait Ulrique à bout de forces elle-même.

Et il lui semblait qu'elle avait répété cette phrase machinale des centaines de fois, quand enfin apparurent des gens courant sur la digue. Ce qui se passa ensuite resta toujours confus dans son souvenir, car son cer-